

LA PREMIÈRE PARTICIPANTE À UN STAGE D'ASPIRANT-GUIDE

OU

LE GUMS ET ARMAND CHARLET

Josette Canceill

Dans le monde de l'alpinisme, tout le monde ou presque, a déjà entendu parler d'Armand Charlet, bérêt, knicker et long piolet, l'archétype du guide chamoniard des années vingt et trente. Mais savez-vous que, au début du Gums, certains membres, et non des moindres, ont côtoyé ce grand guide ? Le Crampon a interrogé Josette Canceill à ce sujet. Ses souvenirs d'aujourd'hui sont complétés grâce au compte-rendu détaillé du stage d'aspirant-guide qu'elle avait écrit en novembre 1955 pour le numéro soixante-dix-neuf du Crampon.

Comment as-tu connu Armand Charlet ?

C'était à l'occasion d'un stage aspirant-guide auquel j'avais participé en septembre 1955. Armand Charlet en était un des encadrants, de par sa fonction de directeur technique à l'École Nationale de Ski et Alpinisme.

Comment étais-tu arrivée à participer ?

À ce moment, j'avais vingt et un ans, j'étais étudiante et avais donc de grandes vacances estivales. Grâce au Gums, j'avais gravi quasiment tous les grands sommets de l'Oisans au cours des trois étés précédents. Le plus souvent par les voies normales, mais cela faisait une belle liste de courses. Sur les conseils et la recommandation de Jean Lepeut, un des encadrants alpinisme du Gums, j'avais soumis ma candidature et elle avait été acceptée. A mon arrivée à Chamonix, Armand Charlet m'avait demandé si je souhaitais devenir guide. Je lui avais répondu que je voulais être en capacité d'encadrer des courses de montagne pour le Gums en toute sécurité.

Il faut rappeler que la loi du 18 février 1948 avait réformé et défini le parcours pour devenir guide de montagne. Pour cela et comme première étape, il fallait d'abord obtenir un diplôme d'aspirant guide à l'issue de ce stage d'un mois à Chamonix en septembre.

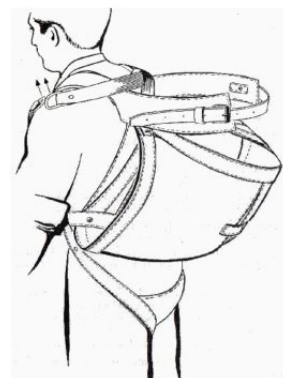
Avant cette loi, pour devenir guide dans une compagnie, il fallait passer par l'étape du porteur. Le porteur accompagnait un guide confirmé et portait le sac du client. Après plusieurs années comme porteur, la compagnie des guides pouvait le coopérer comme guide. C'était un système très corporatiste qui réservait quasiment les emplois de guide aux locaux. La loi de 1948 avait ouvert ce métier à tout prétendant, même non habitant dans une région de montagne. Et donc aussi à moi en tant que parisienne. À partir de cette date, pour devenir guide, il fallait réussir le stage d'aspirant-guide, puis accompagner un guide pendant au moins deux ans avant d'être sélectionné pour le stage de guide, qui durait aussi un mois, et de le réussir !

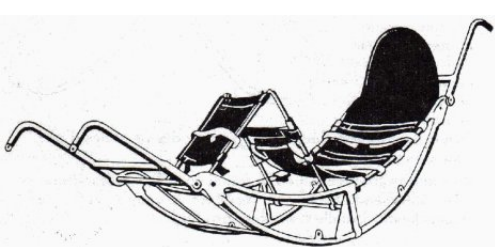
Comment se passait la formation ?

Nous étions vingt candidats dont seulement sept originaires d'une région de montagne. J'étais l'unique femme. Logés à Chamonix, nous avions quatre types d'activités : des séances d'école (rocher, glace, neige, sauvetage), des courses en montagne, des cours théoriques et des examens. Il y a eu quatre séances d'école de glace sur le glacier des Bossons ou sur la Mer de Glace. Pour une guide parisienne, c'étaient les séances les plus formatrices, car les occasions de se perfectionner en glace étaient rares. Un guide encadrait six stagiaires, faisait les démonstrations, faisait faire les exercices, corrigeait les erreurs et notait les stagiaires.

En rocher, le principe était le même : un guide montre et les stagiaires répètent. À l'Aiguillette d'Argentière, nous étions deux stagiaires pour un guide. Les passages ne dépassent pas le V, ce qui est tout à fait faisable pour une grimpeuse habituée à Fontainebleau. D'ailleurs, le règlement interdisait aux stagiaires de dépasser le IV en tête !

Ci-dessous, un cacolet pour évacuer à dos d'homme un blessé ne nécessitant pas la position allongée.





Bbrancard Mariner pour le transport d'un blessé en position pas toujours semi-assise

Les séances de sauvetage étaient également très formatrices. On apprenait à descendre un blessé dans une paroi à l'aide du caolet (un dispositif en corde et toile qui permet de transporter une victime) ou simplement d'une corde. Et également à utiliser les assemblages de tubes et toiles qui permettaient de déplacer une victime comme la perche Barnaud ou le traîneau Mariner. Des séances animées par le médecin de l'école nous donnaient également des éléments de secourisme.

En neige et glace on apprenait aussi à sortir d'une crevasse avec un mouflage ou des prussiks.

Quant aux courses en montagne, le stagiaire marchait en tête ou en second, avait étudié et préparé l'itinéraire. Il fallait aussi savoir faire le tour d'horizon, c'est-à-dire reconnaître et nommer les sommets le plus précisément. Malheureusement, le temps du mois de septembre n'a pas permis de faire les grandes courses prévues comme les Aiguilles du Diable, le couloir Gervasutti au Mont Blanc du Tacul, la face nord de la Tour Ronde. Il a fallu se contenter de la traversée des Droites, des Courtes, le couloir Whymper à l'Aiguille Verte, la traversée Charmoz-Grépon, l'arête Grütter de l'Aiguille des Pélerins.

À côté de ces parties pratiques, il y avait aussi des conférences faites par Louis Lachenal sur l'histoire et la géographie alpine, sur la connaissance de la montagne.

Il faut noter que le stage nécessitait une bonne condition physique, car il y avait des activités tous les jours sauf le dimanche. Les écoles (neige ou escalade) débutaient à huit heures pour s'achever vers dix-sept heures.

Et comment s'est-elle achevée ?

Pour obtenir le diplôme d'aspirant-guide, il fallait avoir la moyenne aux épreuves pratiques, ainsi qu'aux épreuves théoriques.



La perche Barnaud utilisée ici en téléphérique est un brancard suspendu léger porté à l'épaule par deux hommes

Malheureusement pour moi, j'ai été recalée dans l'épreuve de sauvetage. Il fallait transporter un blessé sur son dos à travers un glacier. Et au moment de sauter une crevasse, je suis tombée. Ce qui fait que je suis arrivée quinzième et première non diplômée, sur vingt candidats. C'était néanmoins une belle expérience. Armand Charlet et Louis Lachenal avaient été très bienveillants.

Au final, Armand Charlet m'a saluée d'un « *Revenez l'année prochaine, mademoiselle Polian* » (c'était mon nom de jeune fille). Mais je ne suis jamais revenue, car je me suis mariée et ce fut une autre histoire. Il me reste aussi une belle dédicace d'Armand Charlet sur le livre "Vocation Alpine", son auto biographie qui est disponible à la bibliothèque du Gums¹.

Et pour le Gums, quelles furent les suites ?

L'année suivante, un autre gumiste que certains même parmi les plus jeunes ont bien connu, a fait le même stage. Il s'agit de Lucien Hincelin. Et il s'est moins bien entendu avec Armand Charlet. En course, sur un promontoire escarpé, au moment du pique nique, Lucien s'apprêtait à découper au couteau la croûte de son fromage. Armand Charlet l'a apostrophé d'un « *Petit, en montagne, on mange la croûte du fromage* ». Sur ce, Lucien, provocateur comme il l'était, acheva sa découpe, mangea la croûte et jeta le reste du fromage dans le vide. Lui aussi n'a pas été reçu.

Je ne sais pas s'il y eut d'autres femmes à ce stage avant que Martine Rolland ne le réussisse en 1979 et devienne la première guide diplômée en 1983. Pour mémoire, wikipédia nous apprend aussi que la première guide femme intégrera le bureau des guides de Chamonix seulement en 1989. C'est dire que les résistances furent diverses. D'ailleurs un entrefilet du Crampon numéro soixante dix sept d'octobre 1955, soit le mois suivant le stage que j'ai effectué, laisse entendre que ma candidature a soulevé une violente controverse au sein du Gums.

Références :

https://www.secoursmontagne.fr/IMG/pdf/Anciennes_techniques_SM.pdf
https://fr.wikipedia.org/wiki/Martine_Rolland

Lucien Hincelin s'est déguisé en Armand Charlet lors de la reconstitution des âges de l'alpinisme pour la fête des cinquante ans du Gums en 1998



¹ NDLR : La page de couverture manque sur l'exemplaire du Gums. Mais il y a aussi une dédicace d'Armand Charlet à Etienne Brühl, gumiste qui nous a légué sa bibliothèque montagnarde.